

une poularde qui vous obligera de lécher vos doigts.

La table fut donc dressée et couverte avec somptuosité. L'abondance acheva de mettre en belle humeur monsieur Duroc, qui fournit une foule de mots plaisants et de piquantes saillies. De son côté, Franck inventa plusieurs historiettes, et dit entre autres, lorsqu'on lui demanda comment il avait fait connaissance avec José, qu'il avait eu le plaisir de le rencontrer dans un bois, où il s'était plu à vider quelques bouteilles de vin à sa santé. José applaudit, en souriant, et nul ne s'aperçut des regards malins qu'échangèrent entr'eux les voyageurs : on ne songeait qu'à se divertir. Le festin improvisé dura près de trois heures, durant lesquelles, mangeant peu, on parla beaucoup. Quant aux rasades, on en but plus d'une et c'est à cela peut-être qu'il faut attribuer l'erreur de Franck, qui, retournant chez lui, se trompa de route et n'arriva que le soir.

José, resté seul avec ses deux amis, raconta longuement ses diverses aventures. Son récit fut écouté avec une pleine attention ; mais quand il annonça, qu'il avait dessein de s'éloigner le lendemain, on se récria fortement, on se fâcha même, et l'on ne s'apaisa que lorsqu'il eut promis de demeurer deux jours au pays.

Que ces deux jours furent bien employés !

Madame Duroc promena José de la cave au grenier, du potager à la basse-cour, et le présenta aux connaissances et aux amis.

Monsieur Duroc voulut, à son tour, conduire le jeune Savoyard dans ses propriétés ; et, muni de sa canne à pomme d'argent, il sortit gravement avec son hôte. Des arpents de terre furent examinés les uns après les autres ; il ne fit pas grâce d'un arbre, et fut étrangement surpris d'entendre José parler de la culture et des plantations non moins judicieusement que le plus habile agriculteur.

—Où donc avez-vous appris tout cela, mon jeune ami ?

—Je vous l'ai dit : à Paris.

—En vérité, si vous n'étiez si entiché de votre pays, je vous retiendrais pour mon intendant ; mais, non, celui qui a pu refuser la place avantageuse que je remplissait à Mâcon ne voudrais se résoudre à végéter ici.

Je ne suis nullement de cet avis. Si j'avais un choix à faire, il serait en faveur d'une vie toute simple, passée près de vous, avec vous, au sein d'une belle et féconde campagne.

—O José ! je ne vous comprends pas ; vous ne savez ce que vous avez perdu. Hélas ! dans cinquante ans vous auriez pu avoir de jolies petites rentes,